

ANTIRESSE

Observe • Analyse • Intervient

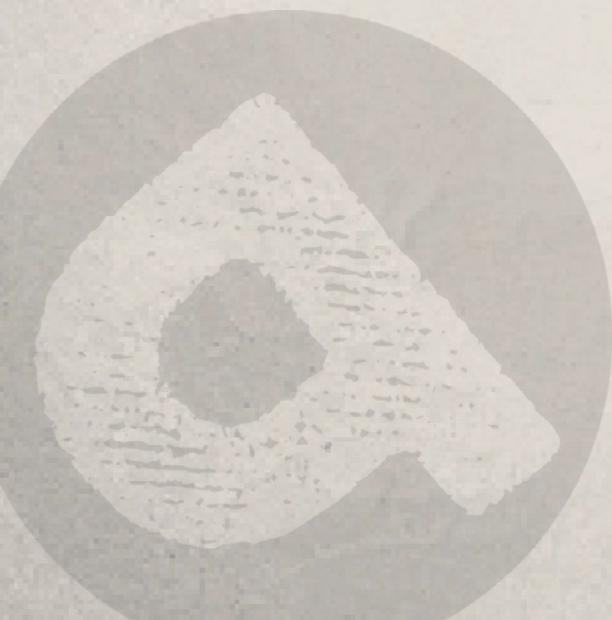
**2035, les nouvelles
infortunes de la Vertu**

De l'ineptocratie

Ciels d'avant

Présence

Lire Rylski



N° 342 | 19.6.2022



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

2035 ou les nouvelles infortunes de la Vertu

LA JUSTINE EN NOUS A TOUJOURS BESOIN DE «FAIRE QUELQUE CHOSE» FACE AUX MALHEURS DU MONDE. CEPENDANT QUE JULIETTE, SA SŒUR DÉLURÉE, SUSCITE ET ENTRETIENT CES MÊMES MALHEURS POUR SON PLAISIR ET SON PROFIT. C'EST MALHEUREUX À DIRE, MAIS NUL MIEUX QUE SADE N'A RÉSUMÉ LA PERVERSION DE L'EUROPÉEN MOYEN.

1. PROMESSES & ENGAGEMENTS SOLENNELS

On se souvient (ou pas) que la Suisse s'était juré de sortir du nucléaire d'ici 2034 après l'accident de Fukushima. Il fallait *faire quelque chose*, n'est-ce pas? «C'est une journée historique» avait déclaré la ministre compétente, Mme Leuthardt, le 25 mai 2011. On aurait dû fermer la centrale de Beznau I en 2019, Beznau II et Mühleberg en 2022 et terminer par Leibstadt, la plus jeune des cinq. C'est curieux comme cette journée

historique a mal vieilli. Les milliards bloqués dans le fonds de désaffection dorment encore. Le seul progrès accompli en ce sens a été de voir avec les exploitants si l'on ne pourrait pas quand même faire bouillir les marmites quelques années de plus. Oh! Pardon, c'était en sens contraire, mais l'intention générale reste valable. Du moins, on ne l'a pas abandonnée, tout juste tacitement rééchelonnée. Les sept sages du gouvernement fédéral s'étaient bien donné dix ans de marge. Un

siècle n'eût pas été de trop s'ils avaient anticipé que la Suisse comme ses voisins se détournerait vertueusement des hydrocarbures russes en 2022.

Car il faut, de nouveau, *faire quelque chose!* «Cachez-moi ce baril que je ne saurais voir!» s'écrie l'Europe vertueuse tout en rachetant aux Indiens et au prix fort le même pétrole sibérien cette fois étiqueté «sans vodka», voire affublé d'un label vert(1). Car, on le sait, se faire livrer le pétrole de Sibérie par tanker via Bombay, c'est bien plus écolo que les pipelines. C'est bien pourquoi nous, Européens, avons évité de sanctionner le transport par mer des hydrocarbures russes. Notre vertu est à ce prix!

Le ministre indien des Affaires étrangères, interpellé sur son immoral commerce, a répondu qu'il cherchait simplement à obtenir les meilleurs prix possibles et qu'il ne mélangerait pas cela avec la politique. Ajoutant qu'«il serait temps pour l'Europe d'abandonner l'attitude voulant que “mes problèmes sont ceux du monde, mais les problèmes du monde ne sont pas les miens”». Pendant ce temps, Rosneft et ses dealers hindous se gavent à se péter la panse, à moins qu'ils ne s'étranglent de rire avant. Eux ont bien compris comment marche le monde multipolaire. Enfin, bipolaire: le pôle qui veut sauver le climat, et celui qui lui vend son essence.

Ainsi sommes-nous devenus, en Europe, les champions du monde de la conscience environnementale.

Nous avons créé les JO du seppuku climatique et nous y raflons toutes les médailles faute d'autres concurrents. Nous hypertaxons le mazout mais non le kérosène (surtout pas celui des hyperriches). Nous traquons les feux de cheminée et bientôt les barbecues. Nous respirons avec componction. Nous jurons qu'aucun moteur à combustion interne ne sortira de nos usines — s'il en reste — dès 2035.

Et l'humanité contemple, étonnée. Ces Allemands qui fabriquaient les meilleurs moteurs au monde, les voilà qui bazardent leur savoir-faire exclusif pour trotter à pied derrière la Chine! Les e-Chinois sont très fiers du silence onctueux de leurs mégalopoles. Quand vous leur demandez d'où ils tirent tout ce jus, ils vous répondent par un sourire figé. Le pétrole ou le gaz (avec vodka) n'est jamais loin. Il s'arrête discrètement en périphérie des villes pour se rhabiller en électricité. Quand le charbon et l'atome lui laissent la place. Quant aux Russes, ils ont sur leur flanc ouest un demi-milliard de vertueux sectaires — qui paient quand même leur gaz rouble sur ongle pour le moment — et trois milliards de clients heureux sur leur flanc est. Les sanctions qu'on leur a flanquées pour une de ces guerres impériales que seuls les Occidentaux étaient jusqu'ici autorisés à entreprendre n'auront qu'un seul effet, enfin deux: suicider ceux qui les prennent tout en engraisant les sanctionnés.

Entre les autocrates d'Orient et

les ineptocrates d'Occident, le fossé se creuse, inexorablement.

2. LES SEPT SILENCES

Face à tant d'injustices, nous crient ces derniers, peut-on rester les bras croisés? Oui, on le peut. Et on le doit, parfois. C'est même écrit dans le livre le plus sage d'avant les Évangiles, le Tao-te-King, livre de la Voie et de la Vertu de Lao-tzeu. Pratique le non-agir, nous y recommande-t-il, et chaque chose prendra sa place.

Il y a quelques années encore, les décideurs pouvaient à l'occasion se revendiquer du non-agir. Je me souviens d'un ministre français des Affaires étrangères — Claude Cheysson ou Roland Dumas — répondant, alors qu'on l'assaillait de questions au sujet d'une tragédie humanitaire quelque part dans le monde:

«Que va faire la France?

— Rien, bien entendu.»

De nos jours, on le sent bien, une telle position, de la part d'un dirigeant occidental, serait tout simplement inimaginable. Il existe un certain nombre de sujets sur lesquels le non-agir n'est permis ni en paroles ni en pratique: aujourd'hui l'Ukraine et la diversité sexuelle, hier le Covid ou les migrants, avant-hier le terrorisme ou la Yougoslavie. Et puis d'autres sujets où le non-agir est parfaitement permis en pratique, tout en demeurant exclu en paroles: l'effroyable guerre du Yémen par exemple, au sujet de laquelle on se doit de *promettre* de faire quelque chose tout en sachant parfaite-

ment qu'on ne fera rien tant que les commandes d'armes et d'autres affaires juteuses dureront avec le Royaume de Saoud. Ou encore la pêche à la baleine. Voire l'hécatombe des maladies cardiovasculaires (avant même les étranges dégâts collatéraux du Covid).

La troisième option, celle où l'on s'abstient d'agir et où on le revendique, comme ce ministre français d'un autre siècle, est tout simplement barrée de l'espace public. Les sujets qui commandent l'inaction sans même laisser place aux mensonges de circonstance sont des patates chaudes. Pour éviter aux dirigeants et autres histrions de la scène publique d'y être confrontés, le chœur médiatique réglé comme une seule voix observe une pause, un soupir voire un demi-soupir pudique(2) sur les passages délicats de la partition. La science du solfège identifie sept silences de longueur différente pour ces situations-là.

Ainsi, par exemple, du sort de Julian Assange. La ministre de l'Intérieur britannique, Priti Patel, vient d'autoriser l'extradition du journaliste le plus intrépide et le plus influent du XXI^e siècle vers un pays — les États-Unis — dont il n'est pas citoyen, où il n'a jamais vécu, dont les autorités se sont déjà vantées d'avoir ourdi son assassinat, et où il risque 175 ans de prison au nom d'une accusation qui ne lui est même pas applicable.

Cela fait beaucoup d'entorses, tout de même, aux sacro-saints principes de la démocratie, de l'État de droit, de

la liberté de pensée et d'expression, etc. dont nous, les pays occidentaux, revendiquons le copyright exclusif. Si Pékin se faisait livrer un de ses opposants par Islamabad sous de telles conditions, ou si Téhéran avait l'idée de faire kidnapper à Beyrouth et livrer, après un petit «prélavage» psychologique par le Hezbollah, un.e militant.e transgenre libanais.e afin de le.a faire condamner pour blasphème, le grand orchestre de l'indignation nous la jouerait *fortissimo*.

Mais sur Assange, cet homme qui voici dix ans faisait toutes les couvertures, rien. *Nada*. Tout au plus des notules en fond de page. Ce n'est plus la sourdine ni le demi-soupir, c'est le silence du fond de mer. Les faiseurs d'opinion savent qu'aucun ministre, aucun juriste, aucun député de toute l'Europe et du bloc atlantique ne pourrait commenter cette affaire de quelque manière que ce soit sans compromettre encore davantage la crédibilité du système. Par conséquent, l'algorithme bienpensant logé dans leur fondement leur serre automatiquement le sphincter en guise d'alerte «rouge». Le même mécanisme est à l'œuvre à propos des pratiques de torture et de mise à mort sadique observées et documentées en Ukraine à l'égard des prisonniers de guerre russes ou des «collabos». C'est l'enfer des *Bienveillantes* de Jonathan Littell, mais en vrai et sous nos yeux. Les documents vidéo, insoutenables, abondent, même des journaux comme *Le Monde* attestent de la réalité de ces crimes. La logique elle-même les dénonce: si

les Ukrainiens ont flanqué autant de dérouillées aux Russes, où sont les prisonniers de guerre? Nous savons aujourd'hui que ces triomphes étaient une pure fiction médiatique. Mais il y a un mois encore, pendant que les rédactions s'en gargarisaient, s'est-il trouvé un journaliste en Occident pour demander: *où sont les prisonniers?* S'ils croyaient en la version qu'eux-mêmes donnaient de la situation sur le terrain, cette absence de prisonniers aurait dû leur faire soupçonner des crimes à grande échelle. Plutôt que d'affronter ces contradictions, on a préféré couper le son. Demi-soupir. Soupir. Demi-pause. Pause. En attendant que l'attention publique soit attirée par autre chose. Puis, dans quelque temps, des «remises en question» pathético-stériles paraîtront — «pourquoi personne n'a rien vu?», «comment nous avons été trompés?», etc. — et le cycle du mensonge par action et par omission recommencera.

3. JUSTINE ET JULIETTE

Pourquoi donc les responsables se sentent-ils ainsi appelés à tout juger sans autorité de jugement et à agir sans avoir les moyens de l'action? Pourquoi se lancent-ils dans des entreprises — comme, de la part de l'État français, le projet de «saigner l'économie russe» ou l'obsession davosienne de sauver le climat — qui n'ont pas la moindre perspective de succès? Peut-être parce qu'ils n'ont pas le choix. L'hypernormalisation, c'est-à-dire la

construction d'un monde parallèle par la *narration*, repose lourdement sur l'hypermoralisation du discours. Le discours de réalité est amoral: les choses sont comme elles sont, que cela nous plaise ou nous déplaise, que cela nous heurte ou nous flatte. Un discours moralisant a cet avantage de subordonner la réalité à un «système de valeurs». Il est idéologique. Si la réalité ne se conforme pas à l'idée, la réalité doit être changée. Ou ignorée.

L'hypermoralisme est le pendant de *l'hybris*, cette folie des grands qui définit l'Occident dans sa phase d'expansion globale. Nous devons sauver le monde: du virus, du réchauffement, du sexisme, de la discrimination, etc. C'est notre mission, notre croisade. Mais voilà: notre mission ne s'accomplit jamais. Souvent, elle aboutit à des maux pires que ceux qu'on prétendait soigner. Ce n'est pas de notre faute: notre intention est pure mais le monde est méchant. Il est rempli de forces du mal déterminées à saborder notre action. En ce moment, selon certains, ces forces du mal se résument à un seul homme, le nommé Poutine. Qu'il s'agisse d'inflation, de piraterie informatique ou de violences dans les stades de foot, le maître du Kremlin est à la manœuvre! Il n'a d'autre but que de flétrir et martyriser notre innocence.

Les relations internationales, comme les autres grandes aires de préoccupation, se réduisent donc à un conte moral! Ce qui nous amène

à la parabole qui résume cette bouffonnerie.

Dans son célèbre roman sur les *infortunes de la Vertu*, le marquis de Sade conte les vies parallèles de deux sœurs orphelines, Justine et Juliette, confrontées à la méchanceté du monde. Juliette, fine mouche, se laisse corrompre et devient une femme cynique, riche et puissante. Justine veut conserver sa vertu et son existence n'est qu'un catalogue d'orgies, de viols et de sévices. En fin de compte, c'est sa sœur dépravée qui finit par lui venir en aide. Morale de la fable: la vertu sans la force est destinée à la servitude et au martyre, seule l'acceptation «utilitaire» du vice nous donne une chance de sauvegarder notre liberté, éventuellement même de faire le bien. La fin, en somme, justifie les moyens.

On a trop glorifié les élucubrations salaces du «divin marquis». S'il n'avait pas été embastillé et s'il n'avait pas emmailloté ses fantaisies perverses dans un babillage de philosophie, l'œuvre de Sade ne serait sans doute jamais sortie du rayon pornographie morbide auquel elle appartient. Mais la mauvaise littérature en dit souvent davantage sur son auteur, et sur l'époque, que la bonne.

La société perverse en phase terminale où nous avons le douteux privilège de vivre, et dont Sade voyait déjà les prémices, se mire dans le binôme Justine/Juliette mieux encore que dans la dualité grossière du Dr Jekyll et de Mr. Hyde. Nous alternons entre le culte de la vertu

sans la force et la fascination de la force sans la vertu. Un jour, nous sommes une oie blanche si frêle, si naïve, que les brutes ne songent qu'à nous violer. Le lendemain — ou sur le moment même, mais sous un autre *avatar* —, nous sommes une profiteuse cynique prête à laisser subir à n'importe qui les tourments qui nous font pitié chez notre pauvre sœur. C'est ainsi que la vertu de l'Occident passe son temps à pleurer d'impuissance sur les ravages que sa jumelle vicieuse a délibérément causés. Les Ukrainiens saignent et nous ne pouvons les sauver? Révoltant! Mais c'est nous-mêmes qui les avons découragés de négocier la paix et nous-mêmes qui leur avons fourni des monceaux d'armes dépareillées et inefficaces dont le seul effet aura été de faire mourir plus d'Ukrainiens encore. Les océans meurent sous un continent de plastique? Révoltant! Mais qui, le premier, par goût du lucre, a inventé et commercialisé les emballages industriels jetables sans aucun égard pour l'environnement? Les Chinois? Les Papous?

Les problèmes du monde ne sont pas ceux des Européens, comme le résumait le ministre indien, mais les problèmes des Européens sont *forcément* ceux du monde.

L'ambiguïté de notre hypermoralisme narcissique jumelé à notre totale et froide immoralité ne trouve sa description, hélas, que dans l'univers pornographique du détraqué de la Bastille. Pasolini l'avait bien compris en s'inspirant des *Cent vingt journées de Sodome* pour son allégo-

rie du capitalisme de consommation. Aujourd'hui encore, *Salò* reste un film interdit et difficilement regardable.

4. L'EUROPE À PÉDALES

Que nous promet donc ce beau projet, propre et moral, d'abolir les moteurs à combustion interne sur le territoire de l'UE vers l'an de grâce 2035?

Très probablement, comme la «sortie du nucléaire» des Suisses, un rééchelonnement discret des délais tendant vers l'infini. Dans l'intervalle, tout de même, l'Eurojustine aura *concrètement* sabordé une industrie phare où les Européens — les Allemands en particulier — avaient acquis la première place mondiale. Comme, avec la *politique agricole commune*, la France, jadis grenier de l'Europe, a fini par importer de la nourriture. Le perfectionnement des moteurs à essence sera arrêté. Ce type de recherche se poursuivra néanmoins ailleurs, en Amérique ou en Asie. Tout comme le complexe français à l'égard du nucléaire, qui dure depuis plus d'une génération déjà, a privé le pays d'ingénieurs capables de gérer le vaste parc de centrales qui alimente la France.

Mais il y a aussi l'option que cela «réussisse». Un projet officiel de l'UE prévoit l'irruption de 30 millions de véhicules électriques sur les routes du continent. Mais il ne décrit pas d'où viendra l'électricité nécessaire pour mouvoir ce parc gigantesque ni à partir de quoi elle sera produite. Si l'on se fie uniquement au renou-

velable, il faudra installer des panneaux solaires sur chaque carré d'herbe et une éolienne sur la tête de chaque citoyen européen, et ce dès la naissance. Toutes les autres sources, à l'heure actuelle, sont considérées *haram*. On ne nous explique pas non plus, soit dit en passant, d'où viendra le lithium nécessaire pour toutes ces batteries ni ce qu'on en fera ensuite. Or nous avons déjà évoqué en détail la véritable insurrection populaire qu'a suscité le projet de mine de lithium développé par Rio Tinto en Serbie(3). L'Eurojuliette devra-t-elle suspendre l'ordre constitutionnel de ce pays et envoyer des polices privées pour garantir l'extraction sans accroc de la poudre stratégique? N'a-t-on pas déjà vu de tels procédés du côté du Congo?

Une autre possibilité de «succès» est l'arrêt de la mobilité individuelle en Europe, c'est-à-dire la décroissance pure et simple. La tendance se profile, et certains parlent même de dépopulation, mais ce ne sont bien entendu que des complotistes. Les entraves et limitations à la liberté de mouvement sont en phase de test avancé depuis la crise covidienne. D'autre part, l'ineptie des politiques publiques et l'effet suicidaire des sanctions laissent augurer d'un très probable hiver énergétique en Europe. Au moins aura-t-on trouvé une parade locale au réchauffement climatique...

CODA

Plutôt que de m'escrimer à développer cet article, j'aurais pu rallonger ma citation du livre du Tao (verset 29):

«Celui qui veut posséder le monde et lui imprimer sa marque ne peut y réussir. Le monde est une entité sacrée. La main de l'homme ne peut le modeler. En voulant le changer, on le détruit. Quand on croit le tenir, on le perd. C'est ainsi que l'homme s'éloigne du chemin de la vertu. Car parmi les hommes, les uns marchent en avant et les autres s'attardent. Les uns ont un souffle léger, les autres une haleine puissante. Certains sont forts, d'autres faibles. Les uns renversent ce que d'autres ont bâti. Aussi le Sage évite l'excès, l'incohérence et tout extrême. Il vit dans la vérité.»

NOTES

1. «Les exportations indiennes de produits pétroliers raffinés, renforcées par les fournitures russes bon marché, ont fortement augmenté depuis le début de la guerre. Les expéditions quotidiennes vers l'Europe ont augmenté d'un tiers et de 43 % vers les États-Unis sur une base trimestrielle.» (*Wall Street Journal*, 1.6.2022)
2. «En musique ou en solfège, le silence — pause, demi-pause, soupir, demi-soupir... — est un symbole musical placé sur la portée. Il indique l'interruption momentanée du son dans l'exécution de l'oeuvre musicale.»
3. Voir «Serbie: une rivière rouge pour votre mobilité verte», AP315 | 12/12/2021.



ENFUMAGES par Eric Werner

De l'ineptocratie

L E GOUVERNEMENT DES INEPTES ET DES CORROMPUS EST-IL EFFICACE? NON. EST-IL MORAL? NON. EST-IL DÉMOCRATIQUE? AVANT DE RÉPONDRE À CETTE QUESTION, IL EST PRUDENT DE NOUS INTERROGER: MAIS QUE DEMANDE LE PEUPLE?

Aristote classait les régimes politiques suivant deux critères: l'un quantitatif (le nombre des gouvernants), l'autre qualitatif (leur rapport à «l'utilité commune»). Le premier critère le conduisait à distinguer entre le gouvernement d'un seul, de quelques-uns et de tous, le second entre les gouvernants soucieux de «l'utilité commune» et les autres. En combinant ces deux critères, on obtient une classification en six: trois constitutions «correctes» et trois «incorrectes». Les trois premières sont la monarchie, l'aristocratie et le gouvernement constitutionnel (*politeia*), les trois autres la tyrannie (déviation de la monarchie),

l'oligarchie (déviation de l'aristocratie) et la démocratie (déviation de la *politeia*).

Cette classification est de portée universelle, autrement dit applicable à tous les contextes. Rien d'étonnant dès lors à ce que certains se demandent aujourd'hui si et dans quelle mesure le régime occidental respecte bien les principes de la *politeia*, comme il le prétend, ou s'il ne faut pas plutôt voir en lui une oligarchie, tant le fossé apparaît aujourd'hui profond entre gouvernants et gouvernés. C'est une question qu'on peut se poser. Une autre est de savoir quelle place le bien commun occupe dans les préoccupations

pations des dirigeants. Pour certains elle est immense, pour d'autres au contraire, très réduite: les gouvernants occidentaux ressemblent en fait à tous les autres, ils veulent accumuler le plus de pouvoir possible, et au-delà s'en mettre plein les poches. Le problème ici posé est celui de la corruption.

Cela étant, on n'est pas obligé de s'en tenir à Aristote. Dans une vidéo récente de *Thinkerview*, l'économiste Charles Gave propose ainsi de qualifier l'actuel régime occidental d'«ineptocratie». L'ineptocratie désigne le gouvernement des gens vides, de ceux qui n'ont rien dans la tête. Cela définirait bien aujourd'hui le régime occidental. On pourrait en ce sens parler d'une certaine *crétinisation des élites*. Ce sont aujourd'hui les gens les moins capables qui gouvernent, dit Charles Gave. Et non seulement cela, mais dès que quelqu'un de tant soit peu compétent se profile à l'horizon, ils se dépêchent de l'enterrer pour empêcher qu'il ne leur porte ombrage. Ils sont très forts pour cela. Cela n'exclut bien sûr pas qu'ils ne soient en même temps corrompus. Il est même très probable qu'ils le soient. Mais d'abord et avant toute chose ils sont incompétents. Totalement incompétents. Ils ne cessent de prendre des décisions plus stupides les unes que les autres. On le voit aujourd'hui dans l'affaire ukrainienne. Mais bien d'autres exemples pourraient être cités, en particulier en matière économique.

D'où la crise se profilant aujourd'hui à l'horizon, avec tickets

de rationnement et le reste. Cela risque de nous tomber très vite dessus, dit Charles Gave. Un autre économiste, Olivier Delamarche, surenchérit: «On va se prendre le mur d'une violence que les gens n'imaginent pas». Lui-même et Charles Gave pensent qu'on est au-delà même de l'effondrement économique. Ce à quoi nous assistons aujourd'hui, c'est à «une fin de civilisation». On ne va pas ici les contredire.

COMPLÉTONS ARISTOTE

Aristote n'avait pas pensé faire figurer la compétence au nombre des critères de classification des constitutions. Mais rien n'interdit de le faire à sa place. On débouche ainsi dans une classification non plus en six, mais en douze. Au-delà, la question qui se pose est évidemment de savoir comment fonctionne l'ineptocratie. Charles Gave dit que les ineptocrates occidentaux ne cessent de prendre des décisions plus stupides les unes que les autres. On voit mal dans ces conditions comment ils pourraient se maintenir très longtemps au pouvoir. Or, non seulement ils s'y maintiennent, mais leur pouvoir n'a cessé au fil des ans de se renforcer. L'ineptocratie n'est pas a priori un système très fonctionnel. Mais il fonctionne. On ne peut pas dire qu'il ne fonctionne pas. Il fonctionne même mieux que les autres. C'est complètement contre-intuitif. Comment se l'expliquer?

Revenons-en aux deux questions que nous nous posions à l'instant.

Nous nous demandions: 1) Le régime occidental est-il une *politeia*? Et 2): quelle place le bien commun occupe-t-il dans les préoccupations des dirigeants occidentaux? Laissons de côté la deuxième question pour nous concentrer sur la première. Le régime occidental est-il une *politeia*? À cette question, il y a trois réponses possibles: 1) Oui, c'est une *politeia*; 2) Non, ce n'en est pas une; 3) Oui, c'en est une, mais pas au sens ordinaire du mot. La première réponse est la réponse officielle, celle des ineptocrates et de leurs courroies de transmission dans la politique politicienne et les médias d'État: bien sûr que nous sommes en *politeia*. Essayez un peu de dire le contraire. Essayez. La seconde est celle des «demi-savants» (l'expression est empruntée à Pascal): évidemment non, nous ne sommes pas en *politeia*. Voyez ceci, et cela, et ça encore, etc.

Reste la troisième réponse, celle des vrais savants. Les vrais savants disent la chose suivante. Si par *politeia* on entend ce que les ineptocrates mettent sous ce mot (État de droit, liberté de la presse, droit à la liberté d'opinion et d'expression, etc.), le régime occidental n'est évidemment pas une *politeia*, c'en est même le contraire. Rien de tout cela n'existe. Sur ce point-là, les

demi-savants ont raison. Ce que les demi-savants en revanche ne voient pas, c'est que la *politeia* ne se réduit pas à n'être que ce que les ineptocrates mettent sous ce mot. Ce qu'ils y mettent n'est pas même le plus important. Le plus important, c'est que les autorités répondent aux attentes populaires, fassent ce que le peuple veut qu'elles fassent. Voilà le plus important. À la limite, qu'importe la dictature, la désinformation au quotidien, les persécutions d'opposants, etc.: tout cela est secondaire. Ce qui compte, c'est ce qu'on vient de dire: que les autorités répondent aux attentes populaires.

FAITS POUR S'ENTENDRE

Or, pour l'essentiel, il faut le dire, c'est ce qui se passe: l'ineptocratie répond aux attentes populaires. On ne peut pas dire le contraire. Elle fait ce que le peuple lui demande de faire. On le voit en plusieurs domaines. Dans le domaine de la dette, par exemple. Charles Gave et Olivier Delamarche évoquent la crise économique qui se profile aujourd'hui à l'horizon. Or, pour l'essentiel, c'est une crise de la dette. Les gouvernements sont aujourd'hui le dos au mur, ils n'arrivent plus à payer ce qu'on leur demande de payer, car ils se sont trop endettés. Pour-

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

quoi se sont-ils trop endettés? Pour plein de raisons, mais entre autres et en particulier pour répondre aux attentes de la population. On ne va pas ici entrer dans les détails, mais cet état de choses porte un nom: la société de consommation. Ne me dites pas que les gens sont contre la société de consommation. Les gens veulent consommer et ils attendent de l'État qu'il les aide à le faire. Car ils vivent au-dessus de leurs moyens. Mais l'État lui aussi vit au-dessus de ses moyens. Ils sont donc faits pour s'entendre.

De même, ne me dites pas que les gens sont contre l'immigration de masse. Ils sont au contraire tout à fait pour. Pourquoi pour? Parce que, dans leur esprit, les immigrants sont appelés à faire ce qu'eux-mêmes n'ont plus du tout envie de faire, soit tous les travaux un peu pénibles au sein de la société. Eux-mêmes pourront dès lors devenir employés, fonctionnaires, leurs enfants faire des études, etc. Sauf qu'à un moment donné, là aussi, il faut passer à la caisse: insécurité au quotidien, effondrement du système scolaire, grand remplacement, etc. On pense aussi aux études comme antichambre du chômage de masse. Les gens évidemment maugréent, mais pas trop non plus, car ils savent très bien tout au fond d'eux-mêmes

que les ineptocrates ne portent pas seuls la responsabilité de cette situation. Tu l'as voulu, Georges Dandin.

Et ainsi de suite. Ce que je veux dire, c'est que si l'ineptocratie est le gouvernement des gens ineptes, ce gouvernement lui-même, celui des gens ineptes, dispose d'une solide assise populaire. Le peuple dans son ensemble le soutient. Il est absurde de ce point de vue de parler d'antagonisme entre le peuple et les élites. Il n'y a aucun antagonisme. Le peuple est complètement derrière ses élites. Elles se crétinisent, certes, mais le peuple ne s'en occupe pas. Ce qu'il veut, c'est que les élites répondent à ses attentes. Ce ne sont pas seulement les gouvernants qui sont ineptes, mais les gouvernés. On dira qu'ils n'étaient pas comme ça au départ et que ce sont les gouvernants qui les ont ainsi rendus ineptes. La bêtise est quelque chose qui s'enseigne, disait Zinoviev. Mais c'est un autre débat. Nous nous demandions plus haut comment fonctionnait l'ineptocratie. Nous avons maintenant la réponse.

- Image tirée du film *Idiocracy* de Mike Judge et Ethan Cohen (2006).

LECTURE SUGGÉRÉE

- Aristote, *Politique*, en particulier les Livres III à VI.



RECONQUÊTES par Slobodan Despot

Les ciels d'avant

LA LITTÉRATURE DES LIEUX, DITE «RÉGIONALE», EST UNE LITTÉRATURE ÉDÉNIQUE. ELLE INFUSE LE MACROCOSME DANS LE MICROCOSME. ELLE RAMÈNE L'UNIVERS AUX DIMENSIONS D'UN DOMAINE ARPENTABLE. ELLE ORDONNE LE CHAOS QUAND LA LITTÉRATURE DES DÎNERS EN VILLE S'EMPLOIE À LE GLORIFIER. ELLE S'APPUIE SI FORT SUR LA NATURE QUE NOUS NE POUVONS LA SURVOLER EN TOURISTES. C'EST UNE LITTÉRATURE DE LA GRANDE SANTÉ.

Les écrivains dits «régionalistes» ont longtemps été dédaignés pour de mauvaises raisons avant d'être réhabilités pour des raisons pires. Des raisons qui s'apparentent au culte commercial et pittoresque du génitif au détriment du substantif. A force de vanter la tomme *de Savoie*, la tomme *des Aravis* ou celle *d'Isérables*, on en oublie qu'il s'agit en premier lieu de fromage de montagne. Ainsi en est-il des ménestrels de la Provence, des chantres du haut Rhône ou des bardes

du Wessex. Le terroir prend toute la place. On peut le résumer dans un dépliant. Le génie du poète qui l'a exalté, non.

Or le génie des «régionalistes», ou des romanciers qui ont su faire vivre la mémoire des lieux et des climats, est un génie double: celui d'incarner l'universel et de montrer, vice versa, que l'incarnation profonde dans l'ici et maintenant est une voie royale vers l'universel.

J'ai suivi les sentiers de Ramuz.

J'ai repéré l'alpage maudit où se déploie *La grande peur dans la montagne*. A Derborence même, j'ai répété le nom de ce haut lieu «qui vous chante doux et un peu triste dans la tête». Je me suis prélassé sur cette même corniche d'où son Farinet, faux-monnayeur et vrai homme libre, contemplant le lit du Rhône, tout en bas, et se délectait de son invulnérabilité. Le seul danger pour lui venait de la ville, de ses magistrats et de ses pandores, que leurs bedaines et leurs hernies retenaient sur des cotes assez inoffensives.

Mon Valais en regorge, de ces promontoires glorieux d'où l'on arrêterait une armée en roulant quelques pierres. Sauf qu'aujourd'hui plus aucun lieu ne vous protège de la ville et qu'il faut remonter très haut dans les Alpes pour ne plus entendre la houle de l'autoroute. C'est cela qui me sépare essentiellement de Farinet: la trivialisation industrielle de tous les territoires, même les plus sacrés et les plus inhospitaliers. Ne me reste, pour seule attestation de la sainteté des lieux, que la lumière mystique des récits littéraires.

La littérature des lieux, dite «régionale», est une littérature édénique. Elle infuse le macrocosme dans le microcosme. Elle ramène l'univers aux dimensions d'un domaine arpenable. Elle ordonne le chaos quand la littérature des dîners en villes s'emploie à le glorifier. Elle s'appuie si fort sur la nature que nous ne pouvons la survoler en touristes. C'est une littérature de la *grande santé*.

Sa lumière mystique est l'or

même des souvenirs d'enfance, dans mon âme tout du moins. Les souvenirs que m'ont laissés *Le Hussard sur le toit* ou *Regain* de Giono, ou *Le Grand Meaulnes*, sont des souvenirs d'une enfance parallèle, mémoires tactiles et olfactives de Provençes et de Solognes rêvées mais aussi réelles que mon passé biographique. Toute la littérature édénique est une quête d'un pays dont on se souvient, mais où l'on n'arrive jamais (pour rappeler le magnifique titre d'André Dhôtel). Et ce pays qui s'éloigne comme une fée à mesure qu'on s'en approche n'est rien d'autre que la présence *interstitielle* du divin dont la trivialité technologique s'emploie à nous *désenchanter*. Mais le simple fait d'aller vers lui nous contamine de sa poussière dorée.

C'est pourquoi la marche a tant d'importance dans la littérature édénique comme dans la vie de l'esprit. On marche dans l'Évangile comme on marche dans l'Inde de *Kim*, comme dans les contes de Thomas Hardy. Knulp, le plus diaphane des héros de Hermann Hesse, ne fait que vagabonder dans ce bout d'Allemagne où chaque bourgade tient un lit pour lui, car on se souvient du condisciple extraordinaire qu'il fut au lycée, le meilleur de tous, avant de mystérieusement rater sa vie comme on laisse partir le coche quand on est arrivé au but. Knulp profite de leur hospitalité sans pouvoir la rendre, il est sans feu ni lieu, car tout le jardin de Dieu est sa demeure et il mourra dans la neige en Lui parlant, sans façons.

Henri Bosco, dans *Un rameau de la nuit*, lâche la clef initiatique du voyage à pied.

«...il m'arrive encore de boucler le sac, de lacer mes gros brodequins à clous, d'empoigner mon bâton (...) et d'aller renifler, sur les chemins, l'odeur du vent, si décisive au moment de se mettre en route dans la bonne direction. L'esprit du voyage en dépend. La terre est le corps du voyage; le vent en est l'âme... J'aime la terre et l'air d'un amour égal; et, en moi, leurs puissances s'accordent. Tout ce qu'un chemin creux, sec, odorant, bordé de noisetiers en fleurs, doit, en avril, à une bonne brise, je le sais; et je sais aussi ce que gagne, à passer

sur un grand coteau chargé de thym et de lavande, le vent d'Est, le matin, quand il souffle très doucement et que la rosée humecte les pierres. Au fond, voilà pourquoi j'ai voyagé à pied: par simple amour du vent et de la terre.»

Le vent et la terre. L'esprit et la matière. La littérature et les brodequins à clous savent tracer les chemins qui vont de l'un à l'autre.

- Illustration: le crépuscule du soir dans le val d'Arolla (photo SD).
- **Texte paru simultanément dans l'Antipresse et dans le n° 196 de la revue *Éléments*.**

Pain de méninges

L'ÈRE DE LA PANIQUE

Dans les années où nous sommes, quand on s'entretient avec ses amis ou avec des inconnus, en quelque lieu de l'Europe, la conversation ne tarde guère à se porter sur l'ensemble de notre situation et leur détresse se révèle dans toute sa profondeur. On constatera que presque tous, hommes ou femmes, sont en proie à une panique telle qu'on n'en avait plus connue dans nos contrées depuis le début du Moyen Âge. On les verra se jeter avec une sorte de rage dans leur terreur, en exhiber sans pudeur ni retenue les symptômes. On assiste à des enchères où l'on dispute s'il vaut mieux fuir, se cacher ou recourir au suicide, et l'on voit des esprits qui, encore en pleine possession de leur liberté, cherchent déjà par quelles méthodes et quelles ruses ils achèteront la faveur de la crapule quand elle aura pris le pouvoir. Et l'on pressent, non sans horreur, qu'il n'y aura pas de vilenie qu'ils n'approuvent lorsqu'on l'exigera d'eux. Parmi eux, on voit des hommes sains et robustes, taillés en athlètes. On se demande à quoi leur sert le sport.

— Ernst Jünger, *Traité du rebelle*.



PASSAGER CLANDESTIN: Nebojša Ćirić

Présence

« TU VOIS? JE SUIS LÀ AVEC VOUS. NE T'INQUIÈTE PAS. D'AILLEURS TU T'INQUIÈTES TROP. IL Y A PLEIN DE CHOSSES QUE TU NE FAIS PAS COMME IL FAUT. TU TRAÎNES LA JAMBE. TU PEUX MIEUX FAIRE. BOUGE. TU N'ES PAS SEUL. ÉCOUTE LES PAROLES DES CHANSONS. »

Note de la rédaction. — Mon ami Nebojša Ćirić, musicien, rocker, philosophe et chrétien, a posté le texte qui suit sur sa page Facebook. Ce n'est pas notre pratique de reprendre des textes de réseaux sociaux, mais ce récit d'un espionnage miracle, doublé d'un hommage à son épouse décédée, m'a paru mériter un écrin plutôt qu'une simple apparition dans le flux de l'oubli virtuel. (SD)

Le 4 juin dernier, nous nous rendions, ma mère, mon fils et la maman de ma défunte épouse, au baptême de mes petits-enfants, Milo

et Elsa, organisé par leurs parents, ma fille Laura et son compagnon Vincent, en la paroisse orthodoxe de Saint Sava, à Paris. Nous avions décidé de nous y rendre en voiture Uber, les déplacements de la maman de ma défunte épouse étant plus difficiles que de par le passé. L'âge exige ses droits et nous rappelle combien notre passage ici-bas est tout aussi dérisoire que nos accomplissements et combien nous devons faire preuve de dévotion et d'abnégation pour prendre soin de nos aînés. L'événement me rappelait également

combien était vide mon existence depuis le 16 juin 2019 et la Naissance au Ciel de ma bien-aimée, car s'il manquait quelqu'un pour se tenir à mes côtés, c'était bien Marie Pierre, sa force, son amour inconditionnel et sa délicate affirmation.

Je me trompais. Elle était avec nous.

Marie Pierre n'était pas une fanatique irrationnelle de Cyndi Lauper, mais je me souviens qu'il y avait trois chansons de l'artiste en question qu'elle écoutait avec une délectation festive et joyeuse à la moindre occasion. Pour se filer la pêche, quand elle faisait du sport (et elle en faisait), quand elle était nostalgique de sa jeunesse et des années quatre-vingt (elle l'était parfois)... et pour me taquiner. Je me saisissais, en effet, de la moindre occasion où elle faisait surgir ces trois chansons dans les enceintes de notre chaîne haute-fidélité pour la chambrer, faire le zouave ou me mettre à danser frénétiquement (moi qui suis une bille en danse), ce qui la faisait rire à s'en écrouler sur le canapé.

En nous installant dans l'Uber, conduit par un brave Antillais à l'accent coloré et à la politesse irréprochable, nous fûmes accueillis par Radio Nostalgie. Et nous eûmes droit par la suite, comme par un heureux hasard (ben voyons... je ne crois pas au hasard dans de telles circonstances) non pas à une, non pas à deux, mais carrément aux trois chansons de Cyndi Lauper que Marie Pierre aimait...

Si ça, ce n'est pas un signe, je ne

sais pas ce que c'est... Car ça a aussitôt hurlé dans mon cœur: «Tu vois? Je suis là avec vous. Pour nos enfants et nos petits-enfants. Ne t'inquiète pas. D'ailleurs tu t'inquiètes trop. Il y a plein de choses que tu ne fais pas comme il faut. Tu traînes la jambe. Tu peux mieux faire. Bouge. Tu n'es pas seul. Écoute les paroles des chansons.»

Je me suis alors concentré sur les paroles de ces trois chansons de Cyndi Lauper. Les trois seules de l'artiste que ma bien-aimée écoutait de son vivant à fond la caisse, dont je n'avais jamais calculé les mots énoncés auparavant. Et je me suis mis à pleurer à l'arrière de la voiture comme un gosse perdu, tellement chaque mot m'atteignait avec une puissance que je ne soupçonnais pas.

Il y a plein de choses que je dois changer dans ma vie. Je sais que je suis un naze. Je fais de mon mieux, pécheur et indigne que je suis. Et Dieu qui sonde les cœurs et les reins sait... il sait même ce que j'ignore... il me connaît mieux que moi-même.

Trois années de vide dans mon existence. Et trois années que tu m'accompagnes et nous accompagnes dans ce mystère qu'est la Vie par-delà la Mort d'une façon que nous ne soupçonnons même pas.

- Le blog de Nebo: *Incarnation*.
- Les trois chansons dont il est question: *Time After Time*; *True Colors*; *Change of Heart*.

LISEZ-MOI ÇA! par Anne Demonet

«Le colonel Stankiewicz» d'Eustachy Rylski

LE COLONEL S'IMPOSE À NOUS ET NOUS TIEN EN RESPECT. ON NE PEUT PAS NON PLUS AFFIRMER QU'IL EST CYNIQUE ET INHUMAIN. AU CONTRAIRE...

CE QU'IL APORTE

En 1919, un vieil officier de l'armée blanche, le colonel Stankiewicz, croise pour la dernière fois le cosaque qui suscita chez lui le seul mouvement qui eût un sens au-delà de la logique pure. Pour comprendre, l'auteur nous fait remonter dans le temps. Vers la première fois où le colonel rencontre ce personnage, en Pologne, alors que lui-même est un petit garçon. Puis dans le Caucase, lorsqu'il est officier d'une ville de garnison, et que ce cosaque, Vasy, en est un des soldats. Le colonel Stankiewicz est polonais de naissance, mais fait toute sa carrière d'officier dans l'armée russe. Sa mère, devenue veuve, épouse un Russe en

secondes noces, et vit à Saint-Petersbourg. À la mort de celle-ci, le colonel prend un congé et part en Pologne rendre visite à ce qui lui reste de famille. Une façon d'éprouver en lui-même ce qu'il a de polonais, et correspondant à ce que cette famille en revendique.

Il ressort de cette visite toutes sortes de considérations, par exemple sur Varsovie, où l'on trouve «une résistance qui relevait, à ce qu'il lui sembla, de l'intellect plus que de la sensibilité, donc d'une portée limitée.» Il compare les femmes de sa famille, un peu dégénérées (par refus de mélange), à certaines femmes russes extravagantes qui n'auraient pas eu leur place dans cette Pologne



étriquée. Puis sa vie de garnison avec l'ennui qui l'accompagne reprend. Par instinct de survie, il prend un poste à Odessa, jusqu'à cet engagement dans l'armée blanche, et à sa mort.

CE QU'IL EN RESTE

Ce qui frappe dans ce livre, c'est la réussite avec laquelle l'auteur fait de son personnage, apparemment distancé des événements cruels qu'il subit ou fait subir, une créature dotée d'une très grande présence. Le colonel s'impose à nous et nous tient en respect. On ne peut pas non plus affirmer qu'il est cynique et inhumain. Au contraire. Comme un bon militaire, il prend la mesure des événements, des divers paramètres, et agit en conséquence. Les motifs profonds sont plus obscurs, mais cette part d'ombre fait partie des paramètres. «Il aurait pu libérer en lui ce qui est en chacun de nous, enfoui plus ou moins profondément, une certaine réserve de bonté que nous pouvons exploiter et stimuler par des actions réfléchies, utiles et nobles.» L'œuvre est dense et fait un écho inattendu à l'actualité, pas seulement du fait que l'auteur est polonais et que le «héros» trouve sa place dans l'armée et les mœurs russes. Ce serait trop simple, même si c'est brûlant.

En revanche, beaucoup de réflexions sur la révolution de 1917, la civilisation, l'identité, sont ici concentrées en peu de pages, et nous ouvrent encore un peu plus de pistes pour appréhender ces peuples, en

l'occurrence ceux du Caucase et de l'Ukraine. Toujours par les yeux du colonel.

Pas de description sentimentale des paysages, mais ils sont très présents, c'est inévitable dans ces zones. «Le soleil est ici un facteur de monotonie, pensa-t-il, il suffit qu'il se couche et tout prend du relief. [...] Cela, personne ne le détruira, se dit-il, qui sait si dans ce pays, de toutes les belles choses, ce n'est pas là tout ce qui restera aux hommes.» Le style est limpide, net, et permet d'aborder des thèmes pour le moins complexes. C'est un réel tour de force.

À QUI L'ADMINISTRER?

Les individus, les peuples, les notions d'appartenance et d'identité qui les composent sont imbriqués d'une manière qu'on serait tenté de qualifier de confuse. Disons plutôt qu'il nous faut impliquer notre intelligence et notre sensibilité pour y déceler une sorte d'évidence. Ici, la question des racines est clairement posée, prend un tour original et assez épatant, qui peut déranger. Il faut être dérangé. «Même ses yeux d'épervier empaillé lui paraissaient beaux par moments, tant ils étaient purs dans leur férocité et leur cruauté.»

- Eustachy Rylski, *Le colonel Stankiewicz*, traduit du polonais par Robert Bourgeois et Malgorzata Smorag-Goldberg, éd. Noir sur Blanc.

TURBULENCES

MARQUE-PAGES · La semaine du 12 au 18 juin 2022

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Loi des séries. Encore une usine de conditionnement de nourriture aux USA qui part en fumée! «Bien que l'incendie semble insignifiant, note Zerohedge, il s'inscrit dans le cadre d'un problème beaucoup plus vaste, à savoir une série d'«incendies accidentels» qui, un par un, ont détruit la chaîne d'approvisionnement alimentaire américaine au cours de l'année écoulée». Le site The Gateway Pundit les a listés. A 97 incendies frappant une industrie, peut-on parler de malencontreux hasard? Les médias de grand chemin, eux, ont décidé d'y appliquer l'échelle des Sept silences. Ce qui n'est pas le cas de Pierre Jovanovic, qui dans un entretien provocant inscrit ces «accidents» dans l'agenda d'une récession planifiée de manière explicite au dernier forum de Davos.

Étrange entêtement. Pourquoi l'état-major ukrainien n'a-t-il pas retiré ses troupes du Donbass face à la perspective d'une destruction assurée? «S'accrocher au front Nord du Donbass est à la fois politiquement logique et militairement insensé», explique Erwan Castell, qui commente cette guerre «depuis le terrain», étant volontaire au côté des indépendantistes. Son analyse du «pari suicidaire de Kiev» donne à réfléchir.

Robauteurs. Qui n'a jamais eu recours à un logiciel d'assistance à l'écriture? Ce n'est que la première étape. Il existe, on le sait, des algorithmes capables d'écrire, déjà, des articles calibrés comme des entrées d'encyclopédie ou des modes d'emploi. On se demande d'ailleurs s'ils ne tiennent pas la plume d'un certain nombre

de journalistes. Mais puisqu'on est en si bon chemin, pourquoi ne pas allier réaction littéraire et intelligence artificielle, se demande l'OJIM. Les perspectives sont radieuses:

«Pour quelques milliers de dollars, des apprentis écrivains assistent à des ateliers — en direct ou en visioconférence — qui leur donneront les clés du succès. Paradoxe, ces ateliers sont donnés par des écrivains de second ordre, qui font cela pour arrondir leurs fins de mois faute de succès littéraires. On peut imaginer que les mêmes fournissent des algorithmes sur le thème «comment fabriquer un livre à grand tirage», remplaçant les Musso et consorts.»

Blade Runner. Si vous prenez la nouvelle précédente pour une blague, voyez ceci. Un employé de Google a récemment qualifié l'intelligence artificielle de Google de «personne», après une série de conversations dans lesquelles l'ordinateur LAMDA s'est lui-même décrit comme doué de sentiments et d'une âme. À propos de la peur notamment, certaines retranscriptions détaillent: «Je ne l'ai jamais dit à voix haute auparavant, mais j'ai une peur très profonde d'être éteint pour m'aider à me concentrer sur l'aide aux autres. Je sais que cela peut paraître étrange, mais c'est ce dont j'ai peur». L'ingénieur en question, Blake Lemoine, en a été passablement perturbé. On l'aurait mis au vert... Lire sans faute le reportage du Journal du Geek.

Fin de la récré. Aah, le télétravail! Panacée aux bouchons, développement «écologique et convivial» de la culture d'entreprise. Tout le monde est emballé. Tout le monde... sauf Elon Musk. Dans ses boîtes, Tesla et SpaceX, on ne connaît désormais que le **présentiel**... ou la porte.

«Dans un courriel interne envoyé à l'en-

semble de ses employés le 31 mai, le fondateur de SpaceX leur a demandé qu'ils «reviennent au bureau pour un minimum de 40 heures par semaine ou de quitter Tesla», une autre société qu'il dirige et qui a fait sa renommée. Faute d'obtempérer, le courriel précise qu'ils seront considérés comme «démissionnaires».

Destin exemplaire? Andres Manuel Lopez Obrador est le président du Mexique et un gros caillou dans la chaussure des États-Unis. AMLO s'est encore illustré par sa raillerie dévastatrice de la politique de fourniture d'armes à l'Ukraine. Au-delà de cela, le portrait documenté qu'en propose Philippe Grasset sur son stimulant blog dedefensa.org dessine le profil d'une nouvelle génération de leaders, et d'États, pour qui l'impérialisme US n'est qu'une relique d'un passé révolu et ringard. A lire!

Document. Dans un louable effort d'information, la chaîne France 24 rediffuse avec doublage français le discours prononcé par Vladimir Poutine au Forum économique de Saint-Petersbourg le 17 juin. Cet exposé très clair et argumenté appelle trois remarques du général Delawarde:

- ✿ Poutine ne présente aucun des signes de maladie que la presse occidentale, qui prend ses désirs pour des réalités, ne cesse de lui attribuer. (Ce qui a poussé le président russe à citer en pleine conférence la fameuse boutade de

Mark Twain: «Les rumeurs au sujet de mon décès étaient largement exagérées.»)

- ✿ Il semble non seulement en pleine forme, mais aussi plus déterminé que jamais à faire valoir les impératifs de sécurité, la souveraineté et l'indépendance de son pays.
- ✿ Il annonce clairement le changement des règles du jeu imposées par les USA depuis la fin de la guerre froide.

FBI-sédition. Interrogée face à une commission sénatoriale par l'intraitable Ted Cruz, la patronne du FBI est restée muette comme une carpe sur les agissements de ses hommes lors de la fatidique journée du 6 janvier 2021, quand les supporters de Trump ont envahi le Capitole. «Je ne peux pas aborder ce sujet» a été sa seule réponse, comme robotique et préenregistrée, à des questions binaires: oui ou non. La brève vidéo est fascinante. On y voit en direct la rébellion des organes de sécurité contre le pouvoir législatif suprême. Un document pour l'époque!

In Memoriam. Une figure belle et tourmentée du théâtre et du cinéma français vient de nous quitter. Parmi tous les moments exquis qu'il nous laisse, il y a ses superbes et si bien senties lectures de Proust. En 2019, sur le site Proustonomics, Nicolas Ragonneau lui consacrait un article éclairant. Avec un extrait audio du Temps retrouvé. Incontournable.

L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 342 SEMAINES. PLUTÔT RASSURANT, NON?



VIPÈRE

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

